

Abbé Noël-Aimé NGWA NGUEMA

Le prix de la liberté

L'Harmattan

Samba sursauta. Les notes d'une toccata de J.S. Bach (il ne savait plus laquelle), échappées de l'orgue de la cathédrale toute proche, venaient de le tirer d'une profonde rêverie. Il avait voulu faire don de sa vie à Dieu et aux hommes, ses frères, en se vouant au ministère de la parole. Et voici qu'on venait de lui signifier qu'il n'en était pas digne. Il se leva du lit sur lequel il était assis, pris ses deux valises, s'engagea dans un couloir sombre et emprunta l'escalier qui dévalait de l'étage réservé aux chambres des séminaristes. Il traversa la cour parsemée de parterres de fleurs, remonta la petite allée qui débouchait sur la cour de l'évêché, puis attendît que la procession qui longea la cathédrale prît fin. Son cœur tressaillit en voyant ses camarades avancer lentement et recueillis vers le diaconat.

Quand le cortège disparut à l'angle droit de l'église, il traversa rapidement la cour de l'évêché. Maintenant il empruntait l'allée des manguiers. Sous leur grande voûte, il ne savait pas qu'il marchait vers un autre destin. Il passa devant le quartier des internes garçons et s'enfonça dans une piste qui serpentait à travers une immense cocoteraie. Après une vingtaine de minutes, il déboucha sur le quartier des chrétiens situé à la lisière de la cocoteraie. Il était vide : tous les résidants étaient à la messe pontificale. Samba le traversa à la hâte et parvint à la ruelle qui conduisait à la gare routière. Une quinzaine de minutes plus tard, il se trouvait dans le car qui le ramenait chez lui.

Que s'était-il passé ?

Après un bref parcours sans histoire sur la portion de route bitumée, l'autocar amorça la route cahotante qui mène vers

l'intérieur du pays. Faubourgs et bourgades défilaient, mais Samba semblait indifférent à leur charme. Puis on pénétra dans la forêt, la grande forêt équatoriale. Le chemin ondulait, sinuait parfois dangereusement. L'air était plus frais sous cette immense et dense frondaison à travers laquelle l'air trouait difficilement. Totalement absent des conversations et des commentaires qui allaient bon train autour de lui, Samba revint au point de départ de sa mésaventure.

La veille au soir, le directeur du séminaire l'avait appelé dans son bureau pour lui signifier son renvoi de l'établissement : on lui reprochait son esprit indépendant et frondeur. Plus d'une fois, son départ du séminaire avait été envisagé. Mais son directeur de conscience était intervenu pour demander un temps de réflexion. A son avis, Samba n'était pas un garçon irrévérencieux, encore moins un ennemi de l'Eglise. Il avait même pour elle un amour authentique qui, seul, expliquait ses critiques parfois véhémentes. Cette fois-ci on ne prit pas en compte le plaidoyer du directeur spirituel. La décision du renvoi de Samba tomba comme un couperet. C'était le 27 juin 1945.

Mais sur quoi Samba n'était-il pas en parfait accord avec son Eglise ? Sur la conception et l'exercice de l'autorité ainsi que les méthodes d'évangélisation. Pour Samba, l'organisation hiérarchique avait perdu l'esprit du fondateur de l'Eglise ; il avait plutôt l'impression d'appartenir à une société de type féodal ou renaissant. Quelle différence entre l'Eglise primitive et celle de son siècle ! Autant l'autorité, à l'origine, est perçue comme un service et pratiquée avec une profonde humilité, autant elle apparaît aujourd'hui comme une puissance souvent répressive. Samba n'en voulait pour preuve que ce qui se passa au premier concile de Jérusalem et à Antioche, où le point de vue de Pierre ne prévalut pas face aux arguments de Jacques et de Paul. Samba rêvait d'une Eglise où le chef acceptât d'avoir tort, où il fût véritablement

le serviteur des serviteurs, comme l'a voulu le Christ, où l'autorité fût exercée collégialement. Il rêvait d'une Eglise où les relations entre les membres fussent régies essentiellement par la charité et non avant tout par des dispositions juridiques. Il rêvait d'une Eglise humble, au service des hommes, en particulier des plus pauvres.

Mais la manière dont son pays et l'Afrique en général avaient été évangélisés était également répréhensible sur bien de points. L'étude de la philosophie et de la liturgie lui avait appris que l'Eglise avait emprunté beaucoup aux peuples du Moyen-Orient et de l'Europe. Or, non seulement on ignorait les différentes cultures africaines mais encore on les combattait comme étant des manifestations du diable. Cette méprise sur les cultures africaines constituait un obstacle majeur à l'évangélisation de l'Afrique. Du reste, Samba estimait que l'Eglise exerçait une violence intolérable sur les Africains en leur imposant des conceptions culturelles opposées aux leurs. Par exemple, on avait imposé la couleur noire comme signe de deuil, alors qu'il aurait fallu la couleur blanche. Le blanc, c'était la couleur des esprits, des fantômes. Et porter le deuil, c'était non seulement déplorer une absence, mais aussi manifester un désir de communion avec l'être qui, désormais, mènera une existence spirituelle.

Pour Samba, l'Eglise ne serait réellement africaine que lorsqu'elle aurait assumé les aspects importants des cultures africaines; quand il y aurait une théologie élaborée par des africains, une liturgie inspirée des célébrations traditionnelles. Ainsi l'Eglise serait riche de la diversité des cultures humaines ; elle serait belle comme un arc-en-ciel ; elle serait vraiment universelle.

L'autocar ralentit et s'immobilisa : on était parvenu au bord d'un fleuve. Il fallait emprunter un bac. Comme tous les passagers, Samba descendit du véhicule. Il devisagea la jeune femme qui était assise à côté de lui, parce qu'elle l'avait

salué en l'appelant Monsieur l'Abbé. Samba lui fit savoir qu'il venait d'être renvoyé du séminaire.

- A partir de maintenant, fait-il ; je suis simplement Auguste Samba.

- Que c'est dommage ! dit Awa-Ngba.

Dans sa voix et dans ses yeux une grande déception. Comme tous les habitants d'Adzap, elle était fière de savoir qu'un fils du village allait devenir prêtre. Samba était l'orgueil des Adzapais, il risquait à présent d'en être la honte.

Il s'écoula un long moment de silence. La réaction d'Iris Awa-Ngba permit à Samba de se faire une idée de l'accueil qu'allait lui réserver son village. Tandis que les passagers descendaient du bac, il dit à Awa-Ngba, comme pour s'excuser :

- Vous savez, je n'ai pas refusé le sacerdoce, mais on ne m'a pas trouvé digne de devenir prêtre.

- Vous n'avez pas besoin de vous justifier. Je me demande seulement si nos compatriotes vous comprendront.

- Je pourrai au moins compter sur votre indulgence, n'est-ce pas ?

- Bien sûr, Monsieur l'Abbé... ah ! pardon, Monsieur Samba.

Puis après quelques minutes de silence :

- Iris, puis-je vous appeler par votre prénom ?

- Si vous voulez.

- Il y a des choses qu'il est difficile d'expliquer sur le moment... Je voulais servir mes frères en devenant prêtre. On m'a dit que j'avais des idées trop personnelles sur le sacerdoce et l'Eglise. Et au fond de moi-même, je ne suis pas convaincu de tout ce qu'on m'a enseigné sur Jésus-Christ et son Eglise. Pourtant je brûle encore du désir de servir mes compatriotes.

- Mais il y a plusieurs façons de servir les autres. C'est en tout cas ce qu'on nous a appris à l'école des instituteurs.

- Vous êtes donc institutrice ?

- Oui. Pour ma première affectation, j'ai sollicité ma ville natale. Je pense enseigner à l'école des Sœurs.

- L'enseignement, c'est évidemment un service combien exaltant !

- Et vous, qu'allez-vous faire maintenant ?

- Je ne sais pas trop ; mais je sens que, dans un premier temps, je vais m'occuper au village.

L'autocar descendit du bac dans un grincement d'essieux sur fond de ronflement asthmatique du moteur. Il s'immobilisa au sommet de la côte. Les passagers s'y engouffrèrent ; Samba et Awa-Ngba reprirent leur place respective. Pour la première fois, Samba regarda les gens qui étaient autour de lui. Il s'aperçut qu'il était un objet de mire, un centre d'intérêt. On s'interrogeait sur sa présence, en civil, dans ce transport en commun. Il n'en fut que plus gêné.

Il devait être midi quand l'autocar reprit la piste. Awa-Ngba ouvrit son sac à provisions et propose à Samba de quoi manger. Il dit qu'il n'avait pas faim. Pourtant, depuis la veille au soir, il n'avait rien consommé. Tout lui semblait si étrange qu'il n'avait envie de rien. Il accepta un jus de fruit uniquement pour ne pas décevoir sa compatriote. Le voyant toujours perdu dans ses idées, Awa se risqua :

- Vous savez, il ne faut pas trop réfléchir à ce que les gens disent ou diront. Après tout, on n'est pas maudit encore moins damné parce qu'on n'a pas été accepté au sacerdoce.

- Je le sais, Iris : mais combien de nos compatriotes en sont persuadés ?

- Vous les aiderez à sortir de leur erreur.

- De quelle manière ?

- De la manière la plus convaincante : en vivant autrement que ne le font beaucoup d'anciens séminaristes. En vous adaptant à votre milieu tout en essayant de partager votre expérience de la vie.

- C'est merveilleux, ce que vous venez de dire. Merci infiniment.

C'était comme un rayon de soleil dans la brume. Jusque-là, Samba ressentait confusément que tout n'était pas fini. Malgré ce qui venait de lui arriver, il éprouvait au fond de lui-même un grand désir de servir son pays ; mais il ne savait pas encore comment. Et voici que cette jeune femme venait de lui révéler sa nouvelle mission. Oui, il allait s'installer parmi les siens, redevenir fils de son peuple, se mettre à l'écoute et à l'école de ses frères. Mais, en même temps, il essaierait de leur apporter le fruit de son expérience de la vie. Il savait que beaucoup d'anciens séminaristes éprouvaient d'énormes difficultés à se réinsérer dans la vie. Certains végétaient dans leur coin d'origine, d'autres étaient devenus fondateurs de sectes religieuses. Au dire des gens, très peu étaient des citoyens sur lesquels on pouvait valablement s'appuyer. C'est à croire qu'en plus de la malédiction de Cham, une autre pesait sur leur destin. Bref, ils paraissaient si désorientés qu'on les disait naufragés de la vie. Et pour les braves chrétiens, ils étaient signe de malheur. Samba voulait être leur porte-bonheur.

Le jour déclinait rapidement. En saison sèche et dans la forêt équatoriale, la nuit tombe abrupte. Le vieil autocar peinait encore sur les ornières de la route qui menait à Adzap. Le passage sur certains ponts provoquait une inquiétude telle que le conducteur demandait aux passagers de descendre du véhicule. Alors, guidé par le boy conducteur, il franchissait la rivière.

- A quelle heure serons-nous au village ? s'enquit Samba.

- Si tout va bien, aux environ de 19 h. Pour vous, c'est mieux ainsi.

- Pourquoi ?

- Parce que vous serez à l'abri des regards inquisiteurs...

- Oh ! Je ne m'en fais plus maintenant. Ils finiront par me découvrir le lendemain matin. Alors ?

- Vous avez raison. On ne peut vouloir demeurer chez-soi et passer inaperçu. Il y a des situations qu'il faut avoir le courage d'affronter. Tenez, moi aussi je redoute quelque peu le retour à la maison : mon père est si autoritaire... ! Je sais que je devrais me plier à ses décisions, mais lesquelles et jusqu'où ? L'horizon n'est donc pas, comme vous le devinez, dégagé de tout nuage.

- Il y a effectivement beaucoup de nuages à l'horizon. Nous devons nous employer à dissiper bien des malentendus. C'est peut-être là un des aspects de notre mission.

Il faisait totalement nuit à présent. On n'était plus qu'à quelques kilomètres de la ville. Et l'autocar commençait à se vider de ses voyageurs. Samba regarda sa montre : elle indiquait 19 h 30 minutes.

- Nous devrions être parvenus chez-nous, dit-il à Awa Ngba.

- Ça ne s'aurait tardé ; c'est une affaire de minutes.

Vingt minutes plus tard, en effet, l'autocar s'immobilisa à l'entrée du village. Adzap s'étirait perpendiculairement à la route. Les voyageurs ne pouvaient donc pas en mesurer l'importance ni la beauté. La plupart des habitants étaient rentrés dans leur maison : la semaine des travaux champêtres s'annonçait dure. Awa et Samba furent accueillis par les aboiements de chien. Deux vieux qui devisaient dans le corps de garde à demi plongé dans l'obscurité les saluèrent distraitemment. L'un d'eux, ayant reconnu la voix d'Awa

Ngba, demanda aux deux arrivants de venir les embrasser.
Puis :

- Quel est cet étranger ? Nous as-tu amené un rival ?
- Non, c'est le fils de papa Kumba.
- Ah ! notre prêtre ? Excuse nous, mon fils. Viens nous embrasser toi aussi. C'est une grande joie de t'accueillir parmi nous.
- Une cause de fierté, ajouta l'autre.
- Avez-vous fait un bon voyage ? Reprit le premier.
- Oui, répondit Samba

Comme ils voulaient ameuter le village, Awa demanda de ne déranger personne. Il valait mieux attendre le lever du jour. Chemin faisant, Samba remercia la jeune femme de lui avoir épargné l'embarras dans lequel il se serait trouvé s'il avait dû affronter ses compatriotes à cette heure-là.

- Ce n'est que partie remise. Demain, il faudra bien vous prêter à leurs questions.
- La nuit est bonne conseillère, dit-on.
- Je suis arrivée chez-moi dit Awa-Ngba. Dormez bien. Je passerai vous saluer dans la matinée.
- Ce sera avec plaisir. Bonne nuit à vous également et merci pour tout ce que vous m'avez apporté aujourd'hui.

Les parents de Samba habitaient au bout du village. Quand il arriva chez-lui, ils étaient couchés. Il frappa à la porte d'entrée.

- Qui est là ? Lança le père.
- Samba
- Qui ?
- Samba
- Ce n'est pas possible, fit la mère qui reconnut la voix de son fils.

Au bout de quelques secondes, la porte s'ouvrit en grinçant. Samba se jette dans les bras de ses parents.

- Mais, fils, comment se fait-il que tu sois parmi nous aujourd'hui ? On ne t'attendait pas si tôt.

- Je n'ai pas la force d'expliquer tout ça maintenant ; je suis fatigué et j'ai faim.

- Mon pauvre enfant, s'écria Makita ; tu n'as pas dû manger depuis des jours !

- Depuis hier soir seulement, maman.

- A-t-on idée de faire un si long voyage l'estomac vide ?

Et elle se précipita à la cuisine. Au bout d'une vingtaine de minutes, elle revint proposer à son fils un bain. Ensuite Samba se mit à table. Ses parents, inquiets, le dévoraient du regard pendant qu'il mangeait, l'air absent. Le repas fut expédié en quelques minutes. Vint le moment inéluctable. D'une voix cassée, il dit les yeux baissés :

- On ne m'a pas trouvé digne de devenir prêtre... Je n'ai pas l'esprit qu'il faut pour ça : je pose trop de questions et je cherche à trop comprendre.

Grande consternation. Samba eut l'impression que tout s'écroulait autour de lui. Après un long moment de silence, Makita se leva pour débarrasser la table. Tandis qu'elle emportait le couvert, elle dit comme si elle se parlait à elle-même :

- C'est étrange... !

- Quoi ? fit son mari.

- Pourquoi est-ce mal de poser des questions ?

- D'habitude est-ce que tu en posais beaucoup aux prêtres ? On ne peut pas tout savoir dans la vie. Ce n'est pas pour rien qu'il existe des mystères !

- Il n'empêche que je me pose bien des questions sur la religion et sur la vie. Suis-je une mauvaise chrétienne pour cela ?

- Je te répète qu'il y a des questions qu'on ne doit pas poser. Ça dépasse notre compréhension, un point c'est tout. Même les blancs ne peuvent pas tout comprendre... Ecoute, mon fils, tu aurais dû savoir que les blancs n'aiment pas les gens qui posent trop de questions; juste ce qu'il faut pour exécuter leurs ordres. A l'avenir, essaie de t'en souvenir.

- J'essaierai, père.

- Allons nous coucher maintenant, conclut Kumba. La nuit risque d'être tourmentée avec ces histoires.

Deux heures plus tard, Kumba et son épouse n'avaient effectivement pas retrouvé le sommeil. Samba, en revanche, dormait profondément. Après une journée de voyage plutôt éprouvant, il venait d'être débarrassé de cette anxiété qui le tenaillait depuis le matin. Il avait redouté la réaction de ses parents, et voici qu'ils avaient été compréhensifs. Il serait plus apte à affronter tout le village. Il dormait du sommeil d'un enfant qu'on vient de consoler d'un gros chagrin.

*

Malgré l'heure tardive de son arrivée, la nouvelle se répandit dans tout le village comme une traînée de poudre. De grand matin, le corps de garde de Kumba fut envahi d'hommes et de femmes qui voulaient saluer leur prêtre avant de se rendre aux champs. Parmi les hommes, le catéchiste, Laurent Ngema Biteghe, oncle paternel d'Awa-Ngba.

Il avait devancé tout le monde chez Kumba. Et c'est à lui d'abord que le père de Samba avait annoncé la triste nouvelle. Il n'en croyait pas ses oreilles. Tant de grâces

s'étaient éloignées d'Adzap... De quelle faute s'était rendu coupable le village ? Il commença à sermonner tous ceux qui se trouvaient dans le corps de garde, si bien que la plupart s'en furent à leurs occupations la conscience ébranlée par ce malheur. En moins d'une heure, tout le village finit par savoir la vérité, une vérité qui allait se déformant au fur et à mesure que la nouvelle se répandait.

A neuf heures, lorsque Samba pénétra dans le corps de garde, il n'y avait plus que quelques hommes, des vieux pour la plupart. Tout le monde était parti en brousse. Samba salua respectueusement tout le monde, puis s'assit. Se tournant vers le catéchiste, il déclara laconiquement, d'une voix neutre :

- Je suppose que vous êtes au courant de ce qui s'est passé... Me voici donc parmi vous.

Un silence de plomb s'abattit dans le corps de garde. Puis, le catéchiste commença :

- C'est de notre faute, tout ça. On ne t'a pas soutenu spirituellement. Voici des années que je mets en garde les habitants de ce village contre leurs pratiques sataniques. Elles ne pouvaient que nous attirer des malheurs...

Un vieux intervient :

- Ngema Biteghe, il est vrai que ce village a bien des choses à se reprocher. Mais ce n'est pas une raison pour en faire le lieu de séjour privilégié de Satan. Notre fils a été déclaré indigne de parvenir au sacerdoce pour des raisons qui nous semblent mystérieuses à plus d'un titre. Mais jusqu'à preuve du contraire, il n'a pas démérité à nos yeux. Il vient de nous annoncer qu'il revenait parmi nous. Nous devons nous réjouir de son retour malgré ce qui est arrivé. Qu'est-ce qui nous prouve qu'il ne nous sauvera pas demain ?

Les autres hommes opinèrent de la tête. Samba sentit son cœur battre dans sa poitrine. On venait de le délivrer

définitivement. Il balbutia un merci à tout le monde. Quelques minutes après, sa mère l'invitait à prendre le petit déjeuner. Il s'excusa auprès des vieux et se rendit à la salle à manger.

C'est là que Awa-Ngba vint le saluer à son tour. Il était dix heures trente.

- Avez-vous passé une bonne nuit ? fit-elle quand elle se fut assise.

- Excellente nuit ; merci.

- Et cet examen de passage ?

- Mention passable. En réalité on m'a aidé plus qu'il n'aurait fallu. Je ne sais comment vous remercier tous.

- Mais c'est la moindre des choses ! Peut-on rejeter son enfant pour un échec quelconque ? Pour les gens, nous sommes d'abord fils de ce village. Et tant que nous ne les avons pas reniés, il n'y a pas de raison qu'ils nous méconnaissent. Bien sûr, on aurait aimé vous voir parvenir au sacerdoce. Mais il y a tant de manières de servir... !

- C'est merveilleux tout ça ! dit Samba d'un air rêveur.

- Demain, je me rends à la mission pour une prise de contact et m'assurer de mon affectation. Il paraît que nous aurons une école dans le village cette année scolaire-ci : on commencerait par une classe. Mais je m'étonne que les travaux n'aient pas encore commencé.

- Et où la placerait-on ?

- Au bout du village, c'est-à-dire non loin de vous. Si cette nouvelle s'avérait exacte, je demanderais à enseigner ici. Ce serait plus pratique pour moi.

- Naturellement. Il est probable que l'on vous propose même d'en être le pionnier.

- Et toujours pas de projet précis en ce qui vous concerne ?